Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 1-2

Vorwort: Introduction : répresentation et médiation symbolique dans la littérature de voyage

Autor: Reichler, Claude

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INTRODUCTION

REPRÉSENTATION ET MÉDIATION SYMBOLIQUE DANS LA LITTÉRATURE DE VOYAGE

1. Anthropologie et histoire

Il y a une dizaine d'années, le *Journal of Modern History* fut le théâtre d'un débat assez vif sur l'interprétation d'un événement mineur survenu dans un atelier typographique parisien durant le deuxième quart du XVIIIe siècle. Déclenchée par une étude de Robert Darnton, la discussion fut engagée par un article de Roger Chartier, très suspicieux sur les méthodes et les résultats de l'historien américain. Darnton y répondit. Deux ans plus tard, la revue publia encore deux articles croisés sur cette même question, l'un d'un historien, l'autre d'un anthropologue[1]. Au-delà de l'anecdote, la discussion portait évidemment sur le problème de la signification qu'il convenait de lui donner : celle qu'elle avait pu avoir pour ses protagonistes, et celle dont notre compréhension la revêtait aujourd'hui. Et au-delà encore, l'hori-

---

1. Il y eut d'autres épisodes dans d'autres publications. Voici les références principales : Robert DARNTON, «Une révolte d'ouvriers: le grand massacre des chats de la rue Saint-Séverin» in *Le Grand Massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris : Laffont, 1985 pour la trad. franç.; R. CHARTIER, «Texte, Symbols and Frenchness», *Journal of Modern History* 57 (1985); R. DARNTON, «The Symbolic Element in History», *ibid.*, 58 (1986); J. FERNANDEZ, «Historian Tell Tales : of Cartesian Cats and Gallic Cookfights», *ibid.*, 60 (1988); D. LA CAPRA, «Chartier, Darnton and The Great Symbolic Massacre», *ibid.*, 60 (1988). Voir aussi Philip BENEDICT et Giovanni LEVI, «Robert Darnton e il massacro dei gatti», *Quaderni storici*, 58 (1985); *idem*, «Dialogue à propos de l'histoire culturelle», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 59 (1985).

zon ouvert par cette discussion invitait à réfléchir aux rapports entre histoire et anthropologie. Cet horizon, que les parutions du *Journal of Modern History* ont le grand mérite d'avoir dessiné, est aujourd'hui loin d'être clos. On sait que les historiens de l'Antiquité s'y meuvent à l'aise. Mais, pour la période moderne, et particulièrement lorsqu'il s'agit d'inclure les productions esthétiques, il commence seulement à être exploré.

Rappelons brièvement les termes du débat. Dans l'introduction de son ouvrage, Darnton se propose de faire «une histoire très proche de l'anthropologie», en étudiant comment les sujets historiques «pensent le monde». Il se réfère à l'anthropologie interprétative de Geertz, et le modèle de son étude sur le massacre des chats est évidemment le texte, devenu un classique de l'anthropologie, sur le combat de coqs balinais[2]. Darnton trouve dans les propositions de Geertz la possibilité de fonder une analogie entre notre compréhension des comportements des hommes du passé et celle que nous avons des collectivités humaines lointaines, notamment à travers l'idée que la connaissance que nous avons des uns et des autres repose sur une interprétation, et que nous lisons les comportements et les traces qu'ils laissent *comme des textes*[3]. Traitant l'archive comme l'anthropologie traite ses informations, l'histoire devient une connaissance interprétative, une des branches d'une herméneutique générale. Darnton se propose ainsi de rechercher, à travers l'étude de détails apparemment incongrus, de faits énigmatiques, mais aussi d'épisodes communs et de comportements quotidiens, la structure qui leur donne sens dans la vie collective, c'est-à-dire la façon dont les cultures disparues, qui nous sont devenues étrangères, modèlent les manières de pensée des individus qui en firent partie[4].

---

2. Voir ce texte, ainsi que l'introduction théorique sur la notion de «thick description» et sur les objectifs de l'anthropologie interprétative dans Clifford GEERTZ, *The Interpretation of Cultures*, New York : Basic Book, 1973.

3. Cette démarche, qui tient encore du structuralisme, est suggérée par Paul Ricoeur, auquel Geertz se réfère. Darnton dira que nous lisons une ville, un rituel, etc., *comme un texte*. Chartier s'élève contre cet usage métaphorique du texte et de la lecture, arguant que les textes sont des objets concrets, et la lecture une pratique spécifique, qu'il convient d'étudier comme tels.

4. Darnton insiste sur cette étrangeté du passé, trop sans doute. Le passé reste présent pour nous comme tradition, c'est-à-dire comme variations et modifications, à l'intérieur d'un système culturel plus vaste, de données d'origines plus reculées. L'histoire a pour tâche de retrouver la familiarité, plus encore que de déployer l'exotisme du passé. Et de même, d'ailleurs, l'anthropologue

Ce projet s'éloigne de l'histoire sérielle née des *Annales* (Darnton ne s'intéresse pas au quantitatif) comme de l'histoire des idées (il ne propose ni approche des grandes œuvres pour elles-mêmes, ni généalogie de contenus philosophiques ou intellectuels); il s'éloigne aussi de l'histoire des mentalités, dont les tentatives de théorisation, floues au demeurant, restent entachées de trop de psychologisme aux yeux de Darnton. Le concept central qu'il met en œuvre est le symbole et le symbolique, capable, pense-t-il, de réconcilier l'histoire sociale et l'histoire des significations collectives qu'il pratique. Il fait de cette notion un usage large : est symbolique tout discours ou action qui renvoient à des modèles plus généraux, faisant connaître par là quelque chose sur la culture où ils prennent place.

Plusieurs études brillantes et célèbres illustrent ces idées : sur les contes populaires français, sur les lettres de lecteurs reçues par Rousseau après la parution de *La Nouvelle Héloïse*, sur la ville au XVIIIe siècle... L'une d'elles, qui donne son titre au livre, porte sur l'épisode du «massacre des chats». Dans un atelier parisien, deux apprentis typographes, révoltés par les mauvais traitements que leur fait subir leur patron, organisent une sorte de cérémonie burlesque au cours de laquelle sont suppliciés et exécutés tous les chats du quartier, à commencer par la chatte préférée de leur maîtresse. A partir de cette anecdote, dont il a connaissance par un écrit de 1762, dû au compagnon Nicolas Contat (qui avait été l'un des apprentis), Darnton reconstitue le réseau dense et complexe de la culture d'un milieu populaire sous l'Ancien Régime : relations sociales et économiques, fêtes, croyances, restes d'une cosmographie religieuse déjà passablement laïcisée.

En plus du récit de Contat, Darnton utilise très habilement tous les documents disponibles : les sources historiques, en puisant dans les statistiques des corporations, dans les comptes de la Société typographique de Neuchâtel, dans les glossaires de l'argot parisien ; les sources ethnologiques, découvrant des pistes dans les études folkloriques, les traditions populaires, les recherches sur la sorcellerie. Le texte de Contat lui-même ne sert de base à son enquête que dans la mesure où il constitue le récit d'un événement effectué par un sujet particulier, se penchant sur

---

d'aujourd'hui conçoit les cultures lointaines comme les développements de possibles humains, comme des solutions apportées à des situations et à des problèmes dont la formulation est universelle.

son passé, dont il exagère sans doute les péripéties. Mais il est aussi tenu pour un discours susceptible d'éveiller «un certain répertoire d'associations de pensée et de réactions chez son public». Darnton n'est pas un lecteur naïf. Il admet que Contat n'a peut-être produit qu'une «invention», mais du moins aura-t-elle été, pour ses lecteurs, «chargée de sens». L'axe théorique de sa recherche porte donc, non sur la véracité du récit, mais sur sa perception par des lecteurs potentiels ; non sur le caractère vérifiable des faits racontés, mais sur l'*horizon d'attente* des acteurs historiques et sur la culture qu'ils partagent[5].

Malgré cette mise en perspective, qui fait du récit écrit le lieu où une culture se réfracte bien plutôt qu'un reflet d'événements antérieurs, Roger Chartier attaque assez vivement la démarche de Darnton. Certes, pour lui aussi, le texte est au centre de l'enquête historique, mais surtout parce qu'«il constitue l'événement comme résultat de l'acte d'écriture». Il s'agit d'examiner d'abord le rôle qu'il joue dans les stratégies des sujets écrivants et lisants. A quel genre historique appartient-il ? Quels sont ses modèles littéraires ? Quelle a été sa diffusion ? Que vise son auteur ? Chartier voit dans le récit de Contat les stéréotypes des *misères*, genre bien représenté dans les milieux du petit peuple parisien paupérisé par l'évolution économique du XVIIIe siècle. Plus que d'un récit de souvenirs, il s'agirait donc d'un *exemplum* rhétorique, destiné à exalter la ruse des petits et des faibles, à leur permettre une revanche imaginaire contre une situation sociale humiliante. La vraisemblance des événements racontés est douteuse à tous égards, la généralité qu'on peut en tirer reste mince : le texte de Contat ne serait qu'«un massacre d'écriture». Les significations culturelles dont Darnton le charge (sorcellerie, charivari, carnaval, rite initiatique) paraissent excessives aux yeux de Chartier, sinon même, pour certaines, anachroniques.

Voulant défendre un strict point de vue d'historien, Chartier conteste finalement la pertinence des notions de symbole et de symbolique dont, on l'a dit, Darnton fait le cœur de son analyse. Il en trouve la définition trop large. Il récuse la relation, posée par Darnton, entre tel événement «symbolique» (la capture et l'exécution burlesque des chats) et telle signification culturelle

---

5. On aura reconnu le concept élaboré par la théorie allemande de la réception, à laquelle Darnton fait allusion. Voir Hans-Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, 1978, pour la trad. franç.

stable et de longue durée (le renversement carnavalesque, la sorcellerie). Pour lui, les significations sont fugaces, instables ; la société d'Ancien Régime est complexe, clivée de multiples manières. La tâche de l'historien de la culture consiste à rendre compte de la discontinuité, de la diversité des usages et des appropriations, non à postuler une symbolique collective et durable.

Ainsi, Chartier refuse l'anthropologisation de l'histoire. Pas de «pattern of meanings» ni de «symbolic culture»; rien que des pratiques, des stratégies locales, des réemplois spécifiques. L'histoire de la culture ne peut être qu'une histoire sociale ; celle-ci ne relève pas du symbolique, catégorie trop accueillante, qui distend et dilue au lieu d'affiner les classifications et de marquer les différences. On reconnaît les positions défendues avec constance par Chartier dans les discussions sur l'histoire intellectuelle : repérer des dispositifs sociaux précis, contrastifs ; mettre l'accent sur les formes matérielles des objets culturels, sur leur manipulation par des acteurs en situation ; décrire les dynamismes et les discordances en récusant les catégorisations a priori et les approches globales.

Pour féconde que soit cette démarche, et pertinents ses résultats, notamment dans l'histoire du livre et de la lecture, elle ne saurait pourtant être seule légitime dans l'analyse historique de la culture. Dans la discussion dont nous avons suivi les premiers développements, Darnton a raison de ne pas céder à ce qui pourrait apparaître comme un terrorisme de la petite dimension. Pour le dire avec Clifford Geertz, l'objet de l'analyse ne peut se limiter au «micro», même multiplié dans les perspectives historiques et synchroniques. La petite dimension offre un accès, un lieu où arrimer la description, mais le but de l'enquête est finalement la «culture», réseau de sens certes différencié, mais global, à partir duquel les discordances et les appropriations prennent sens, et auquel les pratiques et les représentations particulières renvoient. C'est par ce *renvoi* qu'elles constituent des productions symboliques, à la fois dépendant de modélisations plus ou moins partagées, et renforçant leur diffusion et leur efficacité. Ces modélisations sont diverses, et souvent en concurrence, du moins dans nos sociétés passées et présentes, caractérisées par l'hétérogénéité des systèmes symboliques. Elles sont inconscientes, comme le sont les mythes : on ne les atteint jamais comme telles, mais seulement par leurs effets. On saisit des récurrences, des analogies ou des contrastes, des réfractions, dans les discours ef-

fectués et les actions concrètes. Certes les sujets historiques construisent du sens par leurs appropriations différenciées des objets culturels ; mais cette construction n'est pas autonome. La construction du sens est une mise en représentation de la culture partagée[6].

On le voit, l'histoire et l'anthropologie peuvent concourir utilement à cette analyse de la culture où l'on reconnaît aujourd'hui un lieu de rencontre des sciences humaines. Elles doivent pour cela éviter avec le même soin de parcelliser à l'extrême leurs objets, ou d'universaliser trop rapidement leurs perspectives[7], en recherchant dans les médiations symboliques leur terrain d'entente. Elles dessineront alors deux des pointes d'un triangle où les recherches interdisciplinaires auront chance de surmonter certaines de leurs oppositions : entre présent et passé, proche et lointain, individuel et collectif, singulier et général... Deux des pointes : si la construction du sens, l'appropriation symbolique, la diversité culturelle sont bien des notions essentielles de l'analyse historique et anthropologique, elles ont besoin d'être éclairées par un point de vue épistémologique sur ces médiations symboliques que sont les représentations. Que nous donnent-elles à connaître ? et comment ? Toutes n'offrent pas le même accès au monde culturel. Plus exactement, toutes n'y donnent pas accès de la même manière. C'est ici que l'étude des textes littéraires et des images artistiques se révèle irremplaçable. La diversification des formes de réalisation et la mise en œuvre des substrats culturels font partie par définition de la fonction sociale des productions littéraires et esthétiques. Elles justifient leur existence dans une collectivité ou dans une tradition et définissent leur sphère d'action. Tout autant que les agencements maté-

---

6. On voudrait se tenir ici entre les *épistémè* de Foucault, qui articulent des ruptures radicales dans l'organisation de la connaissance, et l'idée d'*invention* permanente avancée par Michel de Certeau : visions opposées et séduisantes, mais l'une et l'autre plus spéculatives qu'historiques. Ajoutons que Roger Chartier lui-même semble avoir évolué depuis la discussion que nous avons rappelée. On en prendra pour témoin l'article intitulé «Le monde comme représentation» (*Annales*, 6, [nov.-déc. 1989]), qui va chercher chez Mauss la notion de *représentation collective* pour asseoir l'existence des identités sociales.

7. Dans sa réponse, Darnton accumule les références ethnographiques de tous horizons à propos de l'initiation, des animaux, des tabous... Il n'en reste pas moins que le pouvoir explicatif d'une enquête réside dans les différences qu'elle décèle plus que dans les analogies qu'elle postule.

riels et les comportements quotidiens, les variations stylistiques et iconographiques sont des véhicules du sens et constituent l'espace visible, socialement efficace, des modèles culturels et des représentations symboliques. A l'enquête historienne et à l'anthropologie des cultures, on voudrait ici proposer d'ouvrir, sans discontinuité mais aussi sans assimilation, l'étude du riche corpus des textes et des images dans la littérature de voyage[8].

2. *Texte et illustration dans la littérature de voyage*

Dans l'un des articles faisant suite au débat qu'on vient d'évoquer, l'anthropologue James Fernandez relève une différence, qu'il estime essentielle, entre l'enquête anthropologique et l'histoire. L'anthropologue se déplace, il a affaire à un *terrain*, c'est-à-dire à une situation humaine totale, qui met en jeu son corps entier, où toutes ses perceptions concourent. Fernandez qualifie de «synesthésique» cette globalité vécue de l'observation-participation, passée en méthode canonique de l'ethnologie. Il est évident que l'historien ne peut avoir d'expérience de terrain, ni de perception synesthésique des objets et des sociétés du passé : il ne travaille pas sur du vivant, mais sur des traces, pas sur des comportements, mais sur des documents. Est-ce à dire que sa connaissance est moins assurée, que la part d'hypothèse et de construction grève plus lourdement son travail ? Il faudrait être naïvement positiviste pour le prétendre, et l'on sait trop aujourd'hui combien l'observateur peut modifier les objets de son observation, combien la seule présence de l'ethnologue «au milieu du village» peut infléchir les comportements qu'il croit habituels et les informations qu'il recueille[9]. Du point de vue épistémologique, il y a sans doute une difficulté supplémentaire à faire partie de ce qu'on veut décrire et comprendre. Mais cette condition est généralement le partage de toutes les sciences humaines, y compris de l'histoire puisque l'historien ne peut se déprendre de sa propre tradition, du moins lorsqu'il fait l'histoire d'une culture dont quelque chose demeure, comme les pierres des tombeaux antiques dans les églises et les maisons qu'elles

---

8. D'importants travaux ont déjà été réalisés dans ce domaine. Voir notemment en France Bernadette Bucher, Michèle Duchet, Jean-Paul Duviols, Frank Lestringant, Alfred Métraux.

9. Voir Mondher KILANI, *L'Invention de l'autre*, Lausanne : Payot, 1994.

ont servi à construire. Il y a une mémoire insue, qui est une sorte de *participation* dont il s'agit de se garder autant que de tirer profit.

D'autre part, la question de la non-présence aux choses ouvre une problématique toute différente lorsqu'on s'occupe d'objets esthétiques, textes littéraires ou images artistiques. Ceux-ci jouissent, dans l'ensemble des représentations, d'un statut particulier : ils sont, d'une certaine façon, toujours vivants et éveillent par leur efficacité propre la totalité de l'imagination et de la perception[10]. Ce «pouvoir de la représentation», qui donne à la jouissance esthétique son sens anthropologique véritable, constitue aussi une voie de connaissance originale et complète. Les objets esthétiques multiplient leur potentialité représentative : ils représentent quelque chose et, en même temps, ils se représentent représentants, donnant à connaître par là les modélisations dont ils relèvent. C'est en cela qu'ils restent «vivants», par le fait qu'ils appellent la participation imaginaire de leurs récepteurs, nécessaire pour saisir leur redoublement[11].

Les textes de voyage et les illustrations qui les accompagnent constituent un champ de recherche idéal pour la problématique esquissée ici. Ils font part d'une expérience : une rencontre, l'étonnement d'un ailleurs, la découverte d'une altérité, une tentative de compréhension. De *là-bas*, où quelqu'un est allé, ils rapportent quelque chose et s'efforcent de le transmettre. Ils comparent aussi des observations, rapprochent ou opposent des techniques, des coutumes, décrivent des aires géographiques, des animaux, une végétation. Mais ce contact avec le réel, où ils trouvent leur première justification, n'est ni simple ni unifié. L'expérience de l'ailleurs n'a jamais lieu sur une table rase. Elle se réfère à d'autres textes existants, qu'elle reproduit, conteste, nuance. On le voit bien dans le voyage en Amérique où, depuis la Découverte, les voyageurs se reprennent l'un l'autre pendant au moins deux siècles.

---

10. Cette idée n'est pas neuve. Gustave Lanson, partant de la psychologie de Ribot, présentait l'effet littéraire comme une action sur le sujet, capable de l'ébranler et de le modifier. Jauss la formule clairement dans sa théorie de l'expérience esthétique. Elle constitue l'un des éléments-clés de la réflexion de Louis Marin sur l'action des représentations.

11. Voir mon article «La littérature comme interprétation symbolique», in *L'Interprétation des textes*, éd. C. Reichler, Paris : Minuit, 1989.

En outre, la compréhension elle-même, la «construction du sens» du monde autre, sont ordonnées selon les modèles propres aux voyageurs, ceux de l'*ici*. Les grands systèmes culturels (le christianisme de la faute et de la rédemption, l'antiquité grecque et son mythe de l'âge d'or ou sa conception de la cité) imprègnent les descriptions des nouveaux mondes. A l'intérieur de ces références globales, les appropriations spécifiques et les usages sociaux jouent leur rôle. L'Amérique des voyageurs protestants n'a pas la même «forme» que celle des missionnaires franciscains ; et celle-ci diffère encore de celle des jésuites. Les lecteurs libre-penseurs de Lahontan, les lecteurs savants et encyclopédistes de Maupertuis, ceux de Charlevoix, soucieux d'apologétique, le public large que recherche Prévost pour des raisons commerciales...: tous ces récepteurs ne construisent pas les mêmes significations. Pas plus que, dans un tout autre domaine des voyages, la pédagogie vulgarisatrice de Flammarion n'attribue le même sens aux phénomènes atmosphériques, que ne le fait Kaspar Wolf dans ses aquarelles ou Gœthe dans ses descriptions tout à la fois scientifiques, poétiques et panthéistes.

A cette hétérogénéité culturelle des livres de voyage s'ajoute — et souvent correspond — la diversification apportée par les données matérielles. On en trouvera quelques exemples dans notre dossier : dessins non publiés, et si personnels, dégagés de toute référence obligée, du jésuite Florian Paucke ; compilation hâtive et désordonnée de Prévost ; gravures reprises et modifiées pour livrer des significations subreptices ; photographies lacunaires, déplacées d'une édition à l'autre... L'apparition de plaques photographiques, pour remplacer la gravure, bouleverse toutes les données. Les textes mêmes comportent parfois des divergences, selon les visées éditoriales qui ont présidé à leur confection et à leur diffusion. La collection que rédige Prévost, souvent fort libre par rapport à ses sources, mériterait une longue étude. Chateaubriand, dans ses voyages, copie et modifie d'autres récits... Toutes ces différences, fruit de manipulations textuelles et matérielles qui se soucient moins de véracité que d'effet, sont autorisées, et presque appelées, par l'exceptionnelle capacité d'accueil du récit de voyage. Celui-ci ne constitue pas, au sens strict, un *genre littéraire*, mais un conglomérat de formes diverses[12]. Relevant de plusieurs genres et de diverses catégories

12. Voir Adrien PASQUALI, *Le Tour des horizons*, Paris : Klincksieck, 1994.

discursives (science, reportage, journal intime...), il mêle les savoirs, les postures d'énonciation, les visées rhétoriques. Il ne se réclame d'aucun statut esthétique stable : ni littérature réglée, ni notes de carnet, ni protocole d'observation, — et tout cela à la fois. Produit mêlé, impur, autant vision du monde que choses vues, autant portrait de soi que description de l'autre, le texte de voyage relève ainsi de plusieurs approches : textuelle et iconographique, mais aussi évidemment anthropologique et historique, de manière indissociable.

L'historicité y est présente dans tous ses aspects. L'histoire des découvertes, de la colonisation puis de son reflux, se mêle à l'histoire propre des *autres*, qui est parfois celle, tragique, de leur disparition, parfois celle d'un métissage progressif et d'appropriations croisées. On saisit l'efficacité des modélisations symboliques et les conflits qui en règlent l'usage dans l'élaboration des images de l'autre et de l'ailleurs comme dans la mise en place lente, depuis le XVIIIe siècle, d'une scientificité de la connaissance anthropologique. La conscience historique est à l'œuvre aussi dans cette sorte de devoir de mémoire dont témoignent les plus importantes des œuvres de voyage, marquées par la volonté de conserver le souvenir et de faire revivre par l'écriture les cultures disparues. Dans cette prise en charge du deuil ethnographique réside sans doute la figure la plus essentielle, de nature proprement anthropologique, de l'historicité du récit de voyage. Toute collectivité doit garder ses morts, et en même temps se garder d'eux, leur donner place et les empêcher d'envahir l'imaginaire des vivants. Ainsi les récits de voyage intègrent-ils les choses et les êtres disparus dans l'histoire de la culture européenne, jouant leur rôle dans la relation équivoque, faite de respect et de cruauté, de compréhension et d'agressivité, qu'elle entretient avec les cultures différentes.

Enfin, l'approche historienne est requise dans l'étude des rapports entre les textes et les illustrations. *Mots et images nomades*: cela signifie aussi que les séquences textuelles (récit, description, argument) et les images migrent d'un livre à l'autre, d'une époque à l'autre. On l'a relevé déjà, les auteurs empruntent telle description à un prédécesseur et l'insèrent dans la continuité de leur propre texte. Les éditeurs font reproduire les illustrations tirées d'ouvrages plus anciens, que les graveurs adaptent aux attentes de leur public et aux conventions du temps, quand ils ne réutilisent pas les planches elles-mêmes. Les gravures des *Grands Voyages* des de Bry ont ainsi servi pendant

deux siècles à illustrer des points de vue fort différents. L'étude des rapports entre texte et image en est rendue bien plus complexe que ne le supposerait une simple sémiologie comparée. Il s'agit à la fois d'établir des séries indépendantes, iconologiques et textuelles, et de repérer les points de contact. La signification se construit de manière souvent dissymétrique ; il faut «lire» l'image en elle-même et dans sa généalogie propre, avant toute comparaison avec le texte qu'elle accompagne. Certaines études du présent dossier en font la démonstration éclairante.

Sans vouloir écarter les objectifs d'une sémiologie comparée, les recherches réunies ici posent quelques problèmes fondamentaux, et préalables, de déplacements de sens, de distorsions, d'emprunts et de conflits de représentations, à partir desquels la visée commune des référents éventuellement observés et l'influence des modèles culturels réactivés peuvent être rendues visibles et analysées. Ce que l'illustration donne à connaître, ce n'est que rarement, et partiellement, la chose vue, mais bien plutôt les contenus imaginaires et les stéréotypes culturels que l'auteur, l'éditeur, le graveur, le public associent aux référents évoqués par le texte[13]. Dans tous les cas, les démarches de l'histoire et de l'anthropologie, combinées avec une analyse rigoureuse des représentations elles-mêmes, sont susceptibles d'ouvrir les voies d'une compréhension approfondie des textes et des images eux-mêmes, et, au-delà d'eux, des fonctions symboliques qu'ils assurent dans la culture dont ils émanent.

* * *

13. Il faudrait nuancer ces quelques réflexions lorsque l'investigation porte sur l'illustration scientifique aux XVIIIe et XIXe siècles. Une mise en place nouvelle de l'objet se fait jour, le souci de didactisme domine. Mais l'imaginaire reste pourtant bien présent. V. Barbara STAFFORD, *Voyage into Substance. Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account,* Cambridge, 1984.

Le volume qu'on va lire constitue un jalon dans une recherche poursuivie à l'Université de Lausanne depuis de nombreuses années[14]. Ces travaux, circonscrits dans le triangle évoqué ci-dessus, prennent place dans une analyse de la culture soucieuse de donner leur juste place aux textes littéraires, qu'on voudrait éclairer de multiples manières, avec l'ambition d'un comparatisme généralisé. Nos recherches ont bénéficié régulièrement du concours de collègues étrangers. Aussi voudrais-je, pour conclure cette Introduction, remercier les auteurs qui ont accepté de contribuer au présent dossier, en apportant à l'équipe lausannoise la richesse de leur expérience et de leur réflexion. Plusieurs collègues des universités françaises et canadiennes qui poursuivent des travaux de premier ordre sur le corpus des récits de voyage, figurent dans notre sommaire: Jean-Paul Duviols et Frank Lestringant, spécialistes reconnus des voyages en Amérique; Madeleine Pinault-Sörensen, dont les travaux sur l'image scientifique et pittoresque font autorité; Sylviane Albertan-Coppola, qui représente l'équipe parisienne dirigée par Michèle Duchet; Pierre Berthiaume et René Ouellet, dont les contributions rappellent l'importance des études et des éditions de textes de voyage menées au Canada.

Claude REICHLER
Université de Lausanne

---

14. La *Revue des Etudes de Lettres* avait accueilli naguère dans ses numéros deux ensembles de travaux qui marquaient des étapes dans cette recherche: *Le Corps et ses fictions*, édité en collaboration avec C. Hart Nibbrig en 1983; et *L'Interprétation des textes* en 1989 (les deux volumes ont été publiés également aux Editions de Minuit, coll. «Argument»). Un autre ensemble, portant sur le voyage en Suisse dans les cultures européennes, paraîtra prochainement aux Editions Robert Laffont, coll «Bouquins». L'exposition présentée en été 1995 par Marta Caraion à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, intitulée *Candide chez les Sauvages, Voyageurs dans le Nouveau Monde au XVIIIe siècle,* est en étroite relation avec les recherches sur l'image dans le voyage.